« Mlle Goirand me fit introduire subrepticement dans le wagon. C'est en route seulement que M. le docteur Carrel, de Lyon, qui accompagnait le convoi, s'aperçut de ma présence. Il m'examina et ne me cacha pas alors son mécontentement.

— Il est imprudent, dit-il, de faire voyager une malade dans cet état. Cette personne est en réel danger de mort. »

« Le docteur ne me quitta plus, curieux de savoir quel résultat aurait pour moi, la plus malade des pèlerins, un voyage effectué dans de telles conditions.

« D'ailleurs, je vous prie de croire que j'avais besoin de son assistance. Pendant tout le parcours, je demeurai comme en léthargie. Maintes fois, le médecin me crut morte. Il dut me piquer à la morphine pour essayer de me soutenir jusqu'à Lourdes. La vie ne se révélait plus en moi que par le faible mouvement de mes lèvres qui ne cessaient de répéter le nom de la Mère de Dieu.

« Depuis quatre jours, je n'avais pris aucune nourriture, et j'en étais arrivée à ne plus même sentir mes souffrances.

« Enfin j'arrivai à Lourdes comme en un songe. Je ne me souviens pas d'avoir été transportée à l'hôpital, car j'étais alors complètement évanouie. Je ne repris connaissance que dans la soirée, et le train était à Lourdes depuis une heure après-midi.

« Toute la nuit, je ne cessai de prier. Au matin, je suppliai qu'on me portât à la piscine. Le médecin de l'hospices'y opposa, déclarant que je pourrais mourir en route. Mlle Goirand m'offrit alors d'écrire à ma famille. J'étais encore tellement persuadée de ma guérison que je refusai : « J'ai promis de n'écrire que lorsque je serai guérie, répondis-je. »

« A une heure et demie de l'après-midi, je priai le docteur de permettre qu'on me transportât à la piscine. Il s'y opposa de nouveau. Je le suppliai. Il fut inflexible. Mais Mlle Goirand répliqua qu'on ne m'avait pas amenée jusque-là pour me laisser mourir dans un lit d'hôpital. « Je vous abandonne toute la responsabilité, mademoiselle ! » dit le docteur à mademoiselle Goirand, Joyeuse, celle-ci qu'animait le pressentiment du miracle, courut chercher des brancardiers.

« Au prix de mille souffrances, je me laissai étendre sur le brancard. On était si peu rassuré sur mon sort qu'un médecin voulut me suivre. Il dut plusieurs fois m'administrer un cordial. Il me considérait comme à l'agonie.

« Je ne me vis pas introduire dans la piscine. Mais une souffrance intolérable me tira de mon évanouissement. Une infirmière me faisait une lotion avec l'eau de la piscine. J'appris alors que le médecin n'avait pas voulu qu'on m'y plongeât.

« Emue des cris que m'arrachait la douleur, l'infirmière cessa les lotions. Je me reposai un peu, mais bientôt je suppliai l'infirmière de me lotionner de nouveau.